

On lit dans le Bulletin administratif de l'Instruction publique :

Guebwiller, ce centre industriel où tant d'institutions excellentes ont été créées depuis longtemps dans l'intérêt des ouvriers et de l'industrie par des manufacturiers intelligents, va avoir son collège spécial, où seront enseignés les sciences appliquées à l'industrie, la comptabilité, les langues vivantes, la mécanique, le dessin, la géographie commerciale.

Le conseil municipal a voté la transformation du collège actuel.

A côté des cours spéciaux destinés au grand nombre, on maintiendra pour les enfants de quelques familles un cours de latin, dont les frais seront couverts par le conseil municipal ou par des souscriptions particulières.

COURS PUBLIC DE CHIMIE.

Lundi 28 janvier, à 8 heures du soir.

Des huiles volatiles.

1° Propriétés physiques et propriétés chimiques des huiles volatiles. — Action de l'air et de la lumière sur ces huiles. Explication des asphyxies qui se produisent dans des magasins où séjourneraient de grandes masses d'essences. Eaux aromatiques. Action des acides, du chlore, des alcalis et des sels d'or et d'argent sur les huiles. Etamage de glaces par le procédé Drayton. Argenture du verre par les procédés Champson et Petit-Jean. Distinction essentielle entre les huiles volatiles et les corps gras. Classification des huiles volatiles.

2° Recettes pour préparer l'eau de Cologne; 2° essence vestimentale.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 30 janvier, à 8 heures du soir.

Théorie du baromètre appuyée de preuves expérimentales. Différentes espèces de baromètres : baromètre à cuvette, baromètre à siphon, baromètre de Fortin, baromètre de Gay-Lussac.

COURS PUBLIC DE LANGUE ANGLAISE.

Mardi 29 janvier, à 8 heures du soir.

Emploi de *to make* faire, et *to do* faire. Manière de former les interrogations. — Exercices pratiques.

Vendredi 1^{er} février à 8 heures du soir. Liste des verbes irréguliers en anglais. Observations importantes. — Thèmes.

Pour toute la chronique locale : J. Reboux.

THÉÂTRE

Le dégel qui a converti nos rues en véritables cloaques, avait nuit au spectacle de jeudi. Le nombre des spectateurs était restreint; la recette n'a guère été productive pour le bénéficiaire.

Du reste, nous le constatons avec regret, le jeudi est un jour néfaste pour notre théâtre. Quelque soit l'attrait du programme, le bon choix des pièces, rien n'y fait, le résultat est toujours le même : salle et caisse vides.

Nous avons vu les chefs-d'œuvre de Beaumarchais, de Molière, joués devant un parterre de cinquante personnes.

Pourquoi cette indifférence ? Mme de Bleye, accueillie à son entrée par une triple salve d'applaudissements, a produit un excellent effet dans son rôle de *Petit-fils* et dans celui de Mme Pernelle, de *Tartufe*.

C'est la première fois, croyons-nous, que cette grande œuvre est jouée à Roubaix et nous ajouterons qu'elle a été bien rendue. Les rôles étaient sus généralement.

M. Steiner, dont le zèle et l'activité ne se ralentissent pas, a trouvé un succès de plus dans cette création de *Tartufe*.

Mme Levasseur, quoique un peu froide, a notre avis, dans le rôle d'Elmire, s'est montrée cependant comédienne intelligente. Mlle Servier a bien détaillé son rôle de Dorine, et nous n'avons que des compliments à lui faire. M. Bouilloud a donné une bonne physionomie au bonhomme Orgon et M. Roche sera convenable dans Cléante, lorsqu'il sera plus sûr de sa mémoire. Nous en dirons autant de M. Nitsch. Les autres rôles ont été passablement remplis.

Après *Tartufe*, nous avons eu les *Contributions indirectes*, et — proh pudor ! — la *Vierge aux carottes*.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mais l'heure presse, le prote attend, et il est d'ailleurs un proverbe oriental qui dit que le silence est d'or.

Cependant, en terminant nous émettrons une observation faite jeudi. Dans la mise en scène de *Tartufe*, on voit un christ et certaine figurine qui fait l'effet d'une image de la Vierge. Il y a là un manque de tact qui blesse des susceptibilités respectables.

On nous annonce pour dimanche *Tartufe*, et pour lundi le *Mariage de Figaro* qui a été redemandé.

Espérons que, les communications étant plus faciles, le public reprendra la route du théâtre.

THÉÂTRE DE ROUBAIX

Dimanche 27 janvier à 6 heures 1/2. PIERRE LE NOIR ou LES CHAUFFEURS TARTUFE ou L'IMPOSTEUR.

Lundi 28 janvier à 7 heures

LE MARIAGE DU FIGARO.

LE PETIT FILS.

FAITS DIVERS

Le Bilan de la Banque de France témoigne d'une atonie persistante dans les affaires. L'encaisse s'est élevé de 654 à 666 millions, en même temps que le portefeuille accroit de huit millions à Paris, baissait de 19 millions dans les succursales, soit une diminution totale de onze millions. Les autres chapitres présentent des différences peu importantes. La circulation des billets est stationnaire à un milliard 53 millions, les comptes particuliers se sont élevés à Paris de 96 à 201 millions. Dans les succursales, ils sont, comme la semaine dernière à 27 millions.

On lit dans la Patrie :

Les grandes questions de la misère, des grèves, du salaire des ouvriers et de l'immoralité due à l'insuffisance des ressources, tiennent la plus grande place dans les journaux d'Angleterre et d'Amérique.

Les grèves continuent dans la Grande-Bretagne, et elles commencent à prendre un caractère qui semblerait faire prévoir le renouvellement de ce que l'on vit l'an passé, quand les mineurs et les fondeurs en fer ont suspendu leur travail, dans le Yorkshire et le Staffordshire. C'est encore dans ces mêmes districts que les grèves recommencent ; elles éclatent dans une mine aussitôt qu'elles ont cessé dans une autre.

Les classes ouvrières aux Etats-Unis semblent être aussi aux abois, comme le constate la fréquence des grèves, qui étaient presque inconnues avant 1863, en Amérique. La dépréciation du papier-monnaie a bien fait augmenter le tarif des salaires, mais cette augmentation n'a pas été proportionnelle à l'augmentation du prix des denrées.

Celle-ci, en effet, a été de 150 à 200 0/0 comme le café par exemple, qui coûtait 1 fr. 25 c. la livre en 1860, et qui se vendait 4 fr. en 1863 ; comme le thé, le pain, la viande, etc. Les salaires n'ont guère augmenté que de 20 à 25 0/0. Aussi les manoeuvres peuvent-ils vivre plus difficilement aujourd'hui avec les 5 francs par jours qu'ils reçoivent, qu'ils ne pouvaient autrefois avec leurs 3 fr. ou 3 fr. 50. Les compositeurs d'imprimerie, qui avaient 2 fr. par 1,000 lettres avant la guerre civile, ont à présent 2 fr. 50 et se trouvent bien plus malheureux.

Les journaux américains se font, comme ceux de l'Angleterre, l'organe des plaintes très-vives et d'inquiétudes qui deviennent générales.

— On écrit de Rome :

« Le jeune Mortara, qui a tant fait parler la presse européenne, est entré comme novice à Saint-Pierre-in-Vinculis pour se faire religieux de l'ordre de chanoines réguliers du Sauveur ou de Saint-Jean-de-Latran. Il a maintenant quinze ans. »

— Des îles flottantes sur la Seine, des îles couvertes de fleurs, gazonnées, avec leurs parterres et une chaumière ou un chalet, tel est le spectacle dont on jouira à Paris à l'époque de l'Exposition universelle, si toutes les merveilles qu'on nous promet de la Chine se réalisent.

Le Chinois, l'être le plus industrieux et le plus agricole du globe, crée des guérets sur les vastes lacs du Céleste-Empire. Au moyen de bambous flexibles qu'il tresse comme une natte d'osier, il construit d'immenses radeaux à la fois légers et solides. Sur ces radeaux, il répand une couche de terre suffisante. Bientôt la semaille est faite, la germination se développe, et l'île flottante devient une vaste prairie.

Sur cette terre improvisée, le chinois construit sa chaumière; il plante là sa tente et se sépare de la terre ferme.

Cette oasis mobile va au gré des vents ; mais pour la diriger, ses heureux habitants ont des mâts, des voiles, de longs avirons, et, pour la tenir fixe au large ou la faire aborder au rivage ils ont des câbles, des ancrs, tout le matériel enfin en usage pour la navigation.

Les abords de Billancourt, où doit être établie l'Exposition agricole, seront sans doute propices à l'exécution de cette merveille nautique.

— Lundi a eu lieu la visite semestrielle des catacombes. Un certain nombre de personnes sont admises à accompagner les ingénieurs dans cette exploration. Chaque visiteur est muni d'une bougie destinée à éclairer le fumée séjour. Un gardien, posté en haut de l'escalier, compte les entrants.

Après être descendu à vingt mètres à peu près sous le sol, on s'engage dans une galerie garnie çà et là de plaques de zinc pour empêcher la filtration des eaux. Cette galerie est fort longue et fort étroite; on ne peut pas y marcher deux de front. Elle se dirige vers la plaine de Montsouris, en faisant plusieurs détours.

Au bout de vingt minutes de marche, la galerie s'arrête à la porte du caveau. Le gardien compte une seconde fois les visiteurs.

On entre et à partir de ce moment on marche entre deux rangées d'ossements humains de six pieds de hauteurs.

On évalue à 3 millions le nombre de cadavres accumulés par les siècles dans les catacombes.

La galerie la plus longue s'étend à sept kilo mètres.

On éprouve une certaine satisfaction quand on remonte l'escalier de la rue de la Tombe-Issoire, et qu'on revoit la lumière, dont on a été privé pendant une heure. Le gardien compte les visiteurs à la sortie. Personne ne manque à l'appel, car les catacombes sont aussi soigneusement entretenues et surveillées aujourd'hui qu'elles étaient négligées autrefois.

— Le P. Hyacinthe a quitté Paris. L'éloquent religieux va prendre quelques jours de repos près de sa vénérable mère; puis il doit se rendre en Belgique, où il donnera trois conférences.

— La capitale de l'Autriche est peut-être la ville du monde où l'on parvient à débayer instantanément les rues de la neige qui l'encombre. On l'enlève à mesure qu'elle tombe. Aussi cette opération coûte-t-elle une somme fabuleuse. L'on met en réquisition tous les gens sans ouvrage à qui l'on paie, pour ce travail, 60 kreutzers par jour. Il paraît que les Viennois sont très-exigeants en matière de voirie.

A Londres, l'état déplorable des rues est une cause de très-grand mécontentement dans la population. Plusieurs personnes ont intenté des procès aux administrations locales, parce qu'elles n'ont pu sortir de leur domicile pendant plusieurs jours. On a calculé qu'il faudrait près de 100,000 fr. donnés à des débayereurs et à des charretiers pour débayer Oxford-street seulement.

— Où s'arrêteront les inventeurs ? C'est difficile à imaginer, vu le nombre et la bizarrerie de leurs découvertes. Un règlement administratif prescrit l'insertion au Bulletin des Lois de tous les brevets d'invention. En voici plusieurs de date récente : fabrication de semoule pour gants ; tire-bouchon universel ; soie végétale ; machine à peler les pommes de terre ; ferme poche ; fourrage artificiel ; parapluie-canne-chaise-bougie-revolver ; dentiers sympathiques ; paratonnerre portatif. Après celui-ci, nous tirons l'échelle.

— Un journal raconte que, dans l'effondrement de la toiture du cirque Carré, à Perrache, un des membres de la troupe, clown d'une force extraordinaire, a soutenu pendant quelques instants la charpente s'affaissant. On a profité de cet instant de répit pour faire évacuer les chevaux qui ont été sauvés.

Cette pousse, renouvelée d'Atlas, cet exploit de Carthage, est assurément le tour de force le plus extraordinaire que le clown ait accompli dans sa vie. La toiture du cirque mesure peut-être 200 mètres carrés; elle donnait abri à vingt-quatre chevaux, qui périssaient, hélas ! sans le nouvel Alcide.

— Un épicier de Boulogne-sur-Seine, M. J..., avait depuis quelque temps constaté différents vols commis à son préjudice, sans avoir pu en découvrir l'auteur. Comme c'était pendant la nuit qu'on pénétrait dans sa boutique, il y fit coucher son chien, animal intelligent et de bonne garde, qu'il tenait ordinairement dans son logement particulier.

Une de ces dernières nuits, M. J... fut éveillé par des aboiements; aussitôt il se lève, descend dans son magasin, trouve ouverte la porte donnant sur la rue, regard de tous côtés et n'aperçoit personne. Il détache son chien, qui cherche, flairé, découvre une piste, la suit dans la rue, s'arrête devant une maison voisine; revient vers son maître, fait entendre un grognement d'une intonation particulière, retourne sur la piste plusieurs fois, et tout dans ses poses, dans ses regards, dans ses allures semble indiquer à l'épicier que l'individu qui était entré dans sa boutique s'est réfugié dans la maison désignée par l'animal.

Cette circonstance confirme les soupçons que M. J... avait déjà eus sur le nommé G..., son neveu, demeurant dans cette maison, et qu'ils présumaient être l'auteur des vols. Ayant porté plainte au commissaire de police, M. J... lui fit part de ses impressions. G..., interrogé, nia tout d'abord les vols qu'on lui imputait; il s'indigna même d'être accusé. Faute de preuves, il allait être laissé libre, lorsque le commissaire eut l'ingénieuse idée de tenter une expérience qui devait lui faire découvrir la vérité. Il réunit dans son bureau quelques personnes parmi lesquelles il plaça l'inculpé G..., puis il fit comparaître l'épicier et son chien.

— Cherche, dit à celui-ci son maître.

Plusieurs fois, l'intelligent animal tourne et s'agite dans le cercle formé par les assistants, et chaque fois, il s'arrête devant G... en renouvelant le grognement particulier qu'il avait fait entendre lorsqu'il avait paru indiquer les traces du voleur.

— Vous le voyez, dit le commissaire à G..., vous ne pouvez plus nier, le chien vous reconnaît.

Altéré devant ce singulier témoignage, G..., fondant en larmes, a avoué qu'il était le coupable, et il a conséquemment été mis à la disposition de la justice.

— Un grave accident a eu lieu dans la nuit de mercredi à jeudi, sur la Seine. Entre les ponts Louis-Philippe et Marie et en amont de ce dernier, stationnent en grand nombre des bateaux chaland chargés de pierres, de bois, de pommes; des bateaux à charbon, des bateaux-laveurs. Par suite du dégel subit, plusieurs amarres de ces bateaux se sont rompues vers minuit, et les uns entraînant les autres, ils ont dérivé et, poussés par le courant, ils ont descendu le fleuve. Des craquements semblables à la détonation d'armes à feu, des cris des personnes qui étaient sur ces bateaux, notamment sur ceux à lessive, ont mis en émoi toute la population riveraine.

La nuit était profonde, la pluie tombait on voyait à peine cette masse de bateaux qui descendaient le fleuve. Les craquements et les cris continuaient, et personne, parmi les nombreux spectateurs de cette scène ne savait que faire pour porter secours à ceux dont l'obscurité cachait les dangereuses situations. Bientôt survinrent les

sergents de ville, les pompiers avec des torches dont la lumière fut impuissante à éclairer suffisamment l'immense vide où se passait ce lugubre événement. Heureusement, en amont du pont Louis-Philippe, la Seine était gelée, sans solution de continuité d'une rive à l'autre.

La glace arrêta les premiers bateaux, — ceux à lessive — derrière lesquels vinrent successivement se grouper tous ceux qui dérivèrent. La débâcle n'alla pas plus loin et le jour vint éclairer un indescriptible et triste tableau. Plusieurs bateaux étaient coulés à fond, d'autres en parties brisés. Les agents de la navigation, des marins, ont immédiatement pris toutes les mesures utiles pour préserver du danger tous les bateaux en péril et les amarrer solidement.

Cet accident a causé un dommage qui n'est pas évalué moins de 200,000 fr.

Les premiers amarres qui se sont rompues tenaient à l'escadec St-Louis, quatre gros marnois. Poussés par le courant, assez rapide en cet endroit, ils ont acquis une force d'impulsion énorme à laquelle n'ont pu résister une vingtaine d'autres gros bateaux qu'ils ont, en les heurtant, entraînés avec eux. Quatre marnois chargés de charbon de bois, huit de charbon de terre, plusieurs tonnes vides ont coulé bas.

Les bateaux à lessive n'ont éprouvé que de légères avaries.

Une toue et un chaland chargés de pommes ont descendu la Seine, traversés les ponts et se sont arrêtés à l'île des Cygnes, sans que leur navigation, difficile, dangereuse même lorsqu'elle est dirigée par des marins habiles, leur ait causé le moindre dommage.

La Seine, en amont du pont Marie, est couverte de bateaux enchevêtrés les uns dans les autres.

Depuis hier, des ouvriers, en grand nombre sont occupés sous la direction de MM. Goret, frères, entrepreneurs de dragage en Seine, aux travaux de sauvetage des bateaux qui ont sombré; des pontons mobiles établissent des communications avec ceux stationnant au milieu du fleuve, et on les décharge pour les alléger. Sans cette opération, il serait presque impossible de les faire changer de position et de les ramener à bord.

— Joli petit pays que le Mexique ! Qu'on en juge par le récit suivant d'un crime inouï commis à Hialejo, province de Mexico, à la fin du mois de décembre :

« A Hialejo vivait, depuis un certain nombre d'années, un couple qui paraissait le plus heureux du monde. Le mari, homme plein de courage et d'énergie, exploitait une meunerie et une huilerie; sa jeune femme, Rita, une superbe fille des montagnes, l'aidait de son mieux. Mais tout dernièrement, le bruit courut dans Hialejo que la belle meunière donnait des coups de canif dans le contrat, de concert avec le garçon du moulin.

« Vous savez que plus l'endroit est exigu, microscopique, plus aussi le bavardage et les cancans prennent d'intensité. En un clin-d'œil, tout le monde eût vent de la mésaventure de José Morreda, le meunier en question, et les propos de toutes sortes circulaient dans le village sur son compte; lui seul ignorait son malheur.

« Un hasard lui révéla tout.

« Il était parti pour la ville, afin d'acheter du blé, et devait être absent une semaine; mais l'homme propose et Dieu dispose : Morreda revint à Hialejo dans la soirée du sixième jour. Il entra doucement dans la chambre de sa femme, pensant lui causer une agréable surprise.

« Mais quelle fut sa stupeur quand il aperçut les deux complices endormis côte à côte sur un banc, les mains tendrement enlacées !

« Morreda se souvint alors de certaines plaisanteries de ses voisins un peu énigmatiques par elles-mêmes, mais auxquelles la découverte qu'il venait de faire donnait une signification outrageante.

« Il conçut le projet de se venger non-seulement de sa femme et de son garçon, mais encore de tous ceux qui s'étaient moqués de lui.

« Il quitta la chambre conjugale, alla chercher une hache à fendre le bois, dégaina son fayajos (sorte de poignard très affilé) et revint près des coupables : — Joannès ! fit-il de sa voix la plus douce.

« Le valet en s'entendant appeler, ouvrit les yeux. A la vue de Morreda, il jeta un cri et ce fut le seul. Morreda lui planta son fayajos dans la gorge. Sa complice, réveillée par le bruit, se leva brusquement, la hache du mari outragé, siffla et s'abattit sur le cou de Rita; la tête se détacha du tronc. Morreda brandit une seconde fois son arme terrible et trancha une deuxième tête, celle de Joannès.

« Cela fait, il prit les deux cadavres, les coupa par morceaux qu'il mit dans un sac, et alla dans l'obscurité de la nuit déposer ces restes tout fumans, sous la meule de l'huilerie, d'où sortit bientôt une boue rougeâtre. Il fit sécher ses affreux débris humains à la chaleur du four, il en résulta alors une poudre grossière, qu'il mit en réserve. Cette sanglante besogne achevée, Morreda alla se coucher.

« Le lendemain le bruit courut à Hialejo que la belle meunière s'était enfuie avec son complice; alors on ne se gêna plus pour rire aux nez de José, que l'œil sombre, l'air taciturne, ne daignait pas seulement faire attention aux railleries dont il était l'objet. La nuit suivante, il mit sa poudre humaine sous la meule de la meunerie, cette poudre devint fine et impalpable; il la mélangea à toute la farine qui se trouvait au moulin.

« Quant il eut vendu cette farine infecte, Morreda disparut subitement. Au bout de

quelques jours, inquiets de ne pas le voir, ses voisins pénétrèrent chez lui, et dans sa chambre l'on vit les têtes de ses victimes; celle de Rita était couronnée d'une guirlande de fleurs d'orangers; toutes deux étaient posées sur une table où se trouvait un billet ainsi conçu :

« Aux Hialejois.

« Je suis vengé et content, je vous laisse la tête de ma femme et celle de son séducteur; de leur chair palpitante, j'ai fait une farine dont vous avez fait votre pain. Je ne vous dit pas adieu, bientôt vous aurez de mes nouvelles.

« JOSÉ MORREDA. »

« A cette lettre il avait joint une relation complète de son crime.

« Vous devez concevoir, écrit le correspondant, notre stupeur et notre dégoût à la nouvelle de cette effroyable vengeance. On suppose que Morreda est allé offrir ses services à quelque chef de brigands et qu'il n'attend qu'un moment favorable pour venir mettre à feu et à sang notre pauvre village. »

« Un affreux assassinat a été commis ces jours derniers à Hagenbuch, en Suisse. La femme Elisabeth Stenmann a été trouvée par son mari, à son retour de Frauenfeld, assise morte sur sa chaise, et littéralement couverte de sang et de blessures béantes. La maison était fermée de tous côtés, et il eût fallu l'ouvrir par effraction pour y pénétrer. Les premiers soupçons se portèrent sur un valet de ferme, le nommé Isaac Muller, de Aarwangen, en Turgovie, qu'on chercha partout et qu'on ne put trouver. Enfin, les voisins accourus se mirent à fouiller dans toute l'habitation, depuis la cave jusqu'au grenier et, après bien des recherches, on découvrit d'abord la casquette d'Isaac Muller remplie de taches de sang, ensuite l'assassin lui-même caché sous un tas de foin. Il tenta d'abord de contrefaire le mort, et on dut le transporter par la tête et les pieds dans la chambre où la malheureuse avait été assassinée. La confrontation inopinée qui eut lieu entre le meurtrier et sa victime amena les révélations.

« Pendant qu'il était occupé à fendre du bois dans la remise, sa maîtresse avait passé à côté de lui pour aller chercher du menu bois et faire son pot au feu. Muller l'avait guettée à son retour, et sans lui dire un mot, l'avait abattue d'un coup de hache; elle s'était affaissée sur elle-même en ne soupirant que ces mots : Ah ! ah ! Le meurtrier l'avait ensuite portée dans la cuisine, où il lui avait encore asséné trois coups de hache sur la tête; puis remarquant que sa maîtresse donnait encore signe de vie, il était allé chercher son rasoir et lui avait fait plusieurs profondes entailles dans le bas ventre.

« Ces horribles aveux ont glacé d'effroi les assistants. L'assassin a été enfermé dans les prisons de Winterthur.

« Rien ne compromet la blancheur et le velouté de la peau comme un savon de mauvaise qualité. Aussi le monde élégant n'emploie-t-il aujourd'hui que des savons garantis par une marque de fabrique qu'il ait appris à estimer. Il tient en grande faveur les savons de CHALMIN, parfumeur et savonnier, qui lui est depuis longtemps connu par ses pommades, ses eaux de toilette et ses produits spéciaux pour l'hygiène des cheveux et de la peau.

COURS DE LA BOURSE

Du 26 janvier 1867.

Cours de ce jour	Cours précédent
3 ^o / _o 68 90 — 3 ^o / _o ... 68 75	
4 ^o / _o 93 75 — 1/2 ^o / _o 90 50	

AVIS

Mme. V^e Louis Ferraille, rue Blanchemallie 60, a l'honneur d'informer le public qu'ayant acheté une forte partie de vins de Bordeaux, de l'année 1865, dont elle s'est fait adresser une certaine quantité dans la prévision de la hausse et de l'augmentation sur les droits, et n'ayant pas d'emplacement assez vaste pour les déposer elle les céderait au prix exceptionnel de 440 fr. les 228 litres.

Elle engage les amateurs à venir les déguster sans retard, car la bonne qualité de ces vins les fera sans doute écouler promptement. 6659

DENTS depuis 5 francs

VERBRUGGEAN

Dentiste

Rue du Grand-Chemin, 29, à Roubaix.

Guérison du mal aux dents

Paiement après succès. 6634

ANNONCES

(Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance).

DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ

La société qui existait, sous la raison sociale P^r GELUCK et C^{ie}, est dissoute d'un commun accord, à partir de ce jour.

M. Géluck est chargé de la liquidation de ladite société, et continue seul les affaires, dans le même local, situé, 23, rue de la Fosse-aux-chênes. 6677